

Un événement littéraire : les œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau tome I

Autor(en): **Schaerer, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **9 (1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

TOME I ¹

Cet événement, nous l'attendions. Mais, le jour venu, c'est quand même une surprise. Je n'ai pas souvent tenu, soupesé, feuilleté plus respectueusement un livre. Quelle réussite ! Une typographie engageante et claire, cent pages d'introduction, 650 pages de notes et variantes, des notices biographiques et bibliographiques, un tableau des monnaies, le tout encadrant trois œuvres maîtresses : *Confessions*, *Dialogues* et *Rêveries*, suivies d'important fragments, parmi lesquels les admirables *Lettres à Malesherbes*. Cher Jean-Jacques, ta maison savoyarde de la rue de Coutance peut tomber sous la pioche des démolisseurs : Genève dresse à ta gloire un monument plus durable. Tu as vécu dans la hantise d'un noir complot dirigé contre tes livres : « Savez-vous à quel point on peut les défigurer ? » (p. 958). Dors tranquille ! Des amis fidèles veillent sur tes vraies intentions, sur tes mots authentiques, sur tes manies orthographiques...

Ce n'est que justice rendue au génie, dira-t-on. D'où vient que ce mot de génie, qui s'applique si heureusement à Racine, à Pascal (« cet effrayant génie »), à Balzac, à Hugo, convienne moins bien à Rousseau ? L'idée de génie évoque d'autres pouvoirs, semble-t-il : une maîtrise dans la projection des formes, une souveraineté démiurgique... Imagine-t-on un génie de la *confiance émue*, du *tendre regret*, du *cœur innocent*, de l'*état simple et permanent*. « Ma vie entière n'a guère été qu'une longue rêverie divisée en chapitres par mes promenades de chaque jour » (LXXV-LXXVI). Un génie parle-t-il ainsi ?

Peut-être touchons-nous ici à l'un des mystères de Jean-Jacques, au secret de cette influence à laquelle — Bergson l'a dit — nulle autre n'est comparable dans aucune littérature, secret aussi d'une impuissance relative qui a laissé vieillir tant de pages ardentes (relit-on la *Nouvelle Héloïse* et les *Dialogues* ?), sans que, toutefois, l'ennuyeux cesse d'être intéressant, émouvant, parfois même bouleversant ; secret d'une œuvre qui ne prend vie qu'en se niant pour remonter à l'émotion génératrice et focale où s'élaborent tous ses possibles.

Ces possibles, que l'œuvre actualise avec un bonheur inégal, il serait facile d'en faire le compte. On pourrait montrer, en s'appuyant sur des citations

¹ JEAN-JACQUES ROUSSEAU. *Œuvres complètes*. Edition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. I. *Les Confessions — Autres textes autobiographiques*, publiés et commentés par Bernard Gagnebin, Robert Osmond, Marcel Raymond. Paris, N.R.F. 1959, *Bibliothèque de la Pléiade*, CXVIII et 1969 p.

précises, le nombre de grandes idées passées et à venir que Jean-Jacques portait en germe au fond de son cœur : le flux d'Héraclite, la réminiscence platonicienne, l'infailibilité stoïcienne, le rappel épicurien des joies disparues, l'intériorité plotinienne et augustinienne, le quiétisme de Fénelon, la volonté pure et non sainte de Kant, la conscience certaine d'elle-même de Hegel, la durée bergsonnienne, le temps retrouvé de Proust, l'être et l'avoir de Gabriel Marcel, et surtout l'homme d'aujourd'hui, l'homme de demain avec son innocence et son remords, son ambition créatrice et son angoisse morbide. Le fameux « complot », qui forme la trame des *Dialogues*, est pour une part le produit d'une imagination malade. Mais, en se trompant sur son propre cas, Rousseau n'a-t-il pas prévu le cas de ces inculpés d'aujourd'hui « à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains », auxquels « on dérobe avec le plus grand soin la connaissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves et même de la ligue » (p. 767) ? Les malheureux succombant sous une intimidation sociale et policière « qui donne aux plus noires perfidies un air de générosité » (p. 745), paieront de leur raison, de leur vie un simple geste d'indépendance et d'honneur.¹

Que de rapprochements, en outre, avec Pascal, Maine de Biran, Kierkegaard, Freud, Kafka...

Et pourtant, ces analogies, qui sautent à l'esprit de page en page, ne touchent pas au fond du problème. C'est en deçà d'elles que l'influence de Rousseau prend sa source, dans un état préréflexif où l'on peut voir, avec Marcel Raymond, l'imitation passive d'un abandon mystique ou gnostique. Fait significatif, la cadence de la phrase émeut souvent l'oreille avant que les mots ne parlent à l'intelligence. Tout se réduit à la qualité d'une vibration.

Au moment d'ouvrir ce premier volume, rappelons un mot de Rousseau, qui est à la fois un ordre et une prière : « Consultez la disposition du cœur où ces lectures vous mettent ; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens » (p. 695). L'un des mérites des introducteurs, MM. Bernard Gagnebin, Robert Osmond, Marcel Raymond, est d'avoir su respecter cette intention première, de n'avoir jamais trahi Jean-Jacques en le réduisant à une seule de ses composantes. Il faudrait pouvoir rendre justice individuellement à chacun, associer le nom des collaborateurs, célébrer cette conspiration d'amitié vigilante qui entoure maintenant la mémoire du persécuté, dire surtout les mérites des cent pages de l'*Introduction*, qui offrent un modèle d'information précise, de critique méditée, de sympathie et de concision.

¹ Certaines formules évoquent irrésistiblement la condition qui sera celle du Juif en pays nazi : « Méchant ou bon, il n'importe ; consacré à la haine publique, il ne lui peut plus échapper, et, pour peu qu'on connaisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne servirait qu'à le rendre plus odieux encore, et à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet » (p. 885). « S'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient » (p. 909). « Cette aversion une fois inspirée s'étend, se communique de proche en proche dans les familles, dans les sociétés, et devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermirait dans les enfants par l'éducation et dans les jeunes gens par l'opinion publique » (p. 889). Un tel venin, « sucé presque avec le lait » transforme la haine en vertu ; aussi les honnêtes gens ne sont-ils pas les moins acharnés. En ces pages, si souvent admirables, la mythomanie de Rousseau s'élève à la hauteur d'une mythologie. Jamais l'essence du malfaiteur et de la victime n'a été décrite avec plus de force. Les *Dialogues* développent, avant la lettre, une véritable phénoménologie de la persécution.

Il ne fallut pas plus de dix ans à Rousseau, nous dit-on, pour parcourir sa carrière d'écrivain et transformer la sensibilité occidentale. Ce rayonnement, émanant d'un homme qui aimait « à se circonscrire » (p. 1040), pose un problème. Qu'a-t-il donc su trouver au fond de lui-même qui fût d'un si grand pouvoir sur autrui ? Il a pris soin de nous le dire. Cette donnée première c'est l'*existence* goûtée en son entière nudité. « De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix... » (p. 1047). Mais, sur le mode humain, qui n'est plus celui de la nature, exister, c'est à la fois se poser innocent et s'avouer coupable. Rousseau, qui se veut exemplaire, portera donc sur ses épaules tout le destin de l'homme, les chances de son salut et le poids de sa damnation. Et surtout, il suscitera le « complot ».

Une telle vision qu'il n'a cessé d'entretenir n'est pas exempte de donquichottisme. Non que tout soit imaginaire en elle, non que les acteurs du complot ne fussent bien vivants et réellement acharnés. Jean-Jacques les a vus tourner sous son ciel, ces moulins à vent qui s'appellent Diderot, Voltaire, Grimm et Hume. A-t-il eu tort d'en faire des géants et d'y associer le monde entier ? Hélas, il n'avait pas le choix, car ces monstres qui barraient effectivement sa route, il en portait le double en lui-même. Comme le disent Bernard Gagnebin et Marcel Raymond en une page saisissante (XLIV), Rousseau ne peut ni triompher de ses persécuteurs ni se passer d'eux. Il lui faut des méchants autour de lui pour exorciser ceux qui sont en lui, pour que la certitude de son innocence éclate au jour. Accuser Grimm, c'est libérer Jean-Jacques de ce Grimm obsédant qui hante sa conscience. Marcel Raymond remarque que de nombreuses phrases des *Rêveries* s'achèvent sur une négation (p. xciii). C'est qu'il fallait *faire le vide*, abolir tout ce qui, désir, jouissance, peine et surtout remords, obscurcissait le sentiment primordial¹. Qu'est-ce que le bonheur, sinon l'existence éprouvée comme telle : « Un homme qui ne voudrait que vivre serait heureux » (p. lxxxvii). Et la beauté, sinon l'existence surgissant sur un fond de néant : « Hors l'Etre existant par lui-même, il n'y a de beau que ce qui n'est pas » (p. xliii). Sur le plan de la vie journalière, ce vide éprouvé comme plénitude existentielle a un nom : la « rêverie sans objet », disposition de l'âme que Marcel Raymond analyse avec pénétration. La *rêverie* a pour compagne l'*oisiveté* : « Vivre sans gêne dans un loisir éternel : c'est la vie des bienheureux dans l'autre monde, et j'en faisais désormais mon bonheur suprême dans celui-ci » (p. 640).

Un tel mode de vie engendre une forme chronique de négation sociale, qui est la *distraktion*. Non, certes, une distraction de philosophe. Jean-Jacques ne cherche pas refuge dans les concepts, les valeurs ou les idées. Il fait le vide. « Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, dit-il de lui-même, mais de ce qu'il ne pense à rien » (p. 809). Je ne pense à rien, donc j'existe.

¹ La hantise d'une justification inspire cet extraordinaire document psychologique qu'est le *Testament* (p. 1222-1225). Rousseau s'y étend avec une complaisance tragi-comique sur sa rétention d'urine, considère « qu'il importe à l'utilité publique » que son corps soit examiné après sa mort et charge Thérèse de ce soin, afin (double négation) « qu'on n'aille pas chercher à mon mal une cause qu'il n'a pas eue ».

On parle souvent, à ce propos, d'insularité. Il s'agit, à notre sens, d'une expérience plus fondamentale, celle du *centre*. Quand Rousseau se cherche une place dans l'univers, c'est instinctivement au milieu qu'il la trouve. Et ce point est un foyer de sincérité. Non qu'il s'illusionne sur ses fautes : « J'approche du terme de la vie et je n'ai fait aucun bien sur la terre » (p. 1120). Mais sa volonté, comme celle de Kant, sans se croire sainte, se juge pure : « Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur. » Malheureusement, il y a l'*entourage*, où règne l'ambivalence : d'une part la nature sans malice : prairies, vagues, forêts et surtout les fleurs, car, plus que la pierre (Hegel), la fleur est innocente (VII^e *Réverie*) ; d'autre part l'ordre historique et social, qui est corrompu. Les yeux de l'humanité convergent sur Jean-Jacques pour « l'environner de trahisons et de pièges » ! (p. 885). Le point d'innocence devient alors un point de noirceur. L'infortuné, cherchant à se reconquérir, ne peut que pousser ce cri magnifique et désespéré : « Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe ? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards ? » (p. 985).

Comment substituer l'œil de la nature à l'œil de l'homme ? Tout le problème est là. Rousseau l'a résolu dans son île, comme Robinson, par élimination du social. Et, s'il doit un jour se circonscrire davantage encore, il n'hésitera pas : que Leurs Excellences lui désignent un de leurs châteaux pour prison, et il sera content (p. 1606-1607). « Je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là » écrit-il à Malesherbes (p. 1082).

Le bonheur est dans une harmonieuse vibration du tout sur son centre. Le *Discours sur l'Inégalité* nous montre la destruction de cet ordre par une emprise croissante du social corrompu ; l'*Emile*, la *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat social* une tentative de reconstruction individuelle et collective par l'éducation, l'amour vrai, la volonté générale. Retrouver l'homme de la nature sous « l'homme de l'homme », tel est l'enjeu.

La leçon des *Dialogues* est à cet égard saisissante. Que l'auteur ait consacré quatre années de sa vie à composer cette aberrante plaidoirie, voilà qui en dirait long sur son dérangement cérébral, si l'on ne comprenait qu'il s'agit ici d'un cas exemplaire. Qu'arrive-t-il à un malheureux qui n'a plus de recours qu'en lui-même, que peut une bienveillance enveloppée de malveillance, un amour refoulé au centre du monde par l'envahissement cosmique de la Haine, comme dans le poème d'Empédocle ? Jean-Jacques écrit à sa manière un mythe, celui du persécuté absolu. Ce n'est plus Emile en son jardin pédagogique, c'est exactement le contraire, c'est un homme-enfant sans défense — on sait le rôle que joua, chez Rousseau, la fixation au stade infantile — que des adultes réprobateurs dévisagent et condamnent. C'est déjà l'univers halluciné de Dickens ou de Kafka.

Ainsi le biographique et le fictif se mêlent étroitement. Tantôt Jean-Jacques, posé au départ, s'élargit aux dimensions d'un type (*Confessions*, *Dialogues*), tantôt la fiction se développe pour elle-même, laissant deviner Jean-Jacques sous sa trame (*Emile*, *Nouvelle Héloïse*). L'essentiel c'est qu'un *universel* se dégage. « La vérité générale et abstraite est le plus précieux de tous les biens... La vérité particulière et individuelle n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très souvent une chose indifférente » (p. 1026). En se mettant au centre de ses livres et s'astreignant à « tout dire », Rousseau n'a donc nullement frayé la voie aux amateurs modernes de faits divers, aux collectionneurs de détails intimes. De ce point de vue, en effet, le contenu de l'œuvre paraît plutôt pauvre. Il a voulu dégager en sa personne la nature humaine dans ses

dimensions essentielles d'innocence et de faute, d'isolement et de communion, de haine et de tendresse, dans le souvenir du paradis perdu et le rêve d'un paradis retrouvé. Malgré les apparences, il ne se complaît pas en lui-même. Dans cette belle formule : « J'ai besoin de me recueillir pour aimer » (p. LXV) — formule qui rappelle celle de Socrate : « Ayez soin de vous-mêmes et vous ferez par amour tout ce que vous ferez » (*Phédon* 115 b) — il met l'accent sur le second terme : il veut communier, par la musique, les fleurs et les hommes sincères, avec la nature universelle. Comprendre Jean-Jacques, ce n'est pas s'attacher au singulier, mais s'élever à la « vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits » (p. 1031).

RENÉ SCHAEERER.